





Ce dossier pédagogique est édité par la Direction générale l'enseignement scolaire avec l'Inspection générale de l'éducation, du sport et de la recherche dans le cadre du César des Lycéens 2024.

Pour fédérer les jeunes générations autour du cinéma français et continuer à en faire un mode d'expression privilégiée de leur créativité, l'Académie des Arts et Techniques du Cinéma et le ministère en charge de l'Éducation nationale s'associent pour mettre en place le César des Lycéens, qui s'ajoute, depuis 2019, aux prix prestigieux qui font la légende des César.

Cette opération est organisée en partenariat avec la fédération nationale des cinémas français (FNCF), l'entraide du cinéma et des spectacles et le centre national du cinéma et de l'image animée (CNC), avec le soutien de BNP Paribas.

En 2024, le César des Lycéens sera remis à l'un des cinq films nommés dans la catégorie « Meilleur Film », à travers le vote de 2 000 élèves de classes de terminale de lycées d'enseignement général et technologique et de lycées professionnels.

Le César des Lycéens sera remis le 20 mars 2024 à la Sorbonne lors d'une cérémonie, suivie d'une rencontre entre les lycéens et le réalisateur ou la réalisatrice du film lauréat, retransmise en direct auprès de tous les élèves participants.

En savoir plus : <https://eduscol.education.fr/3406/cesar-des-lyceens>

## **ANATOMIE D'UNE CHUTE**

**DE JUSTINE TRIET**

**Auteur du dossier :**  
**Aude Lemeunier**

© Ministère de  
l'Éducation nationale, de  
la Jeunesse, des Sports  
et des Jeux olympiques  
et paralympiques

Crédits  
iconographiques :  
© Les Films Pelléas, Les  
Films de Pierre

Sandra, Samuel et leur fils malvoyant de 11 ans, Daniel, vivent depuis un an loin de tout, à la montagne.

Un jour, Samuel est retrouvé mort au pied de leur maison. Une enquête pour mort suspecte est ouverte. Sandra est bientôt inculpée malgré le doute : suicide ou homicide ?

Un an plus tard, Daniel assiste au procès de sa mère, véritable dissection du couple.

Production : Les Films de Pierre, Les Films Pelléas

Coproduction : France 2 Cinéma, Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma

Distribution France : Le Pacte

Durée : 2 h 30

Date de sortie : 23/08/2023

## Entrée en matière

*Anatomie d'une chute* est le quatrième long-métrage de Justine Triet, après *La Bataille de Solferino* (2013), *Victoria* (2016) et *Sibyl* (2019). Formée aux Beaux-Arts de Paris, Justine Triet a également écrit et réalisé des films documentaires et des courts métrages. Ses films se caractérisent par la présence de personnages féminins très forts, souvent aux prises avec un quotidien mouvementé, sur le plan professionnel et/ou privé. De manière plus ou moins marquée, ils jouent sur la frontière entre le réel et la fiction, en intégrant par exemple des séquences documentaires (*La Bataille de Solferino*) ou en donnant aux personnages le prénom des actrices qui les incarnent (Laetitia Dosch dans *La Bataille de Solferino*, Sandra Hüller dans *Anatomie d'une chute*). La collusion entre la vie réelle et l'écriture romanesque est déjà un thème présent dans *Victoria* (où l'ex de l'héroïne s'inspire de leur histoire pour écrire) et dans *Sibyl* (où l'héroïne, psychothérapeute tentée par l'écriture, trouve son inspiration dans la vie d'une de ses patientes), tandis que le monde judiciaire constitue le cadre de *Victoria*, où l'héroïne éponyme est avocate. Enfin, on rencontre dans ses films des personnages d'enfants, mais aucun n'avait encore occupé une place aussi déterminante que celle de Daniel dans *Anatomie d'une chute*.

## Matière à débat

### Un couple, un enfant, un cadavre



La séquence qui ouvre le film est celle de l'interview de Sandra par une étudiante qui écrit sur son œuvre. L'entretien est très vite parasité par la musique que Samuel, le mari de Sandra, fait hurler à l'étage de la maison, au point que Sandra finit par congédier la jeune femme en lui promettant de la revoir, plus tard, à Grenoble.

Ainsi, le film débute par une sorte de conflit à distance, une guerre larvée dans laquelle l'agression sonore de Samuel est perçue uniquement du point de vue de Sandra. Parce qu'elle ne réagit pas, elle donne à penser que ce type de comportement est habituel chez son mari et qu'il est vain de s'y opposer. À ce moment de l'histoire où Samuel est encore en vie (mais reste hors-champ) et le manifeste bruyamment, Sandra capitule, mais le spectateur comprend qu'un passif de rancœurs et d'hostilité existe au sein de ce couple. Ce sont l'enquête et le procès qui reviendront sur l'histoire du couple, puisque l'analyse de cette histoire et de l'état de ce couple au moment des faits semble déterminante pour trancher entre les deux hypothèses permettant d'expliquer la mort de Samuel : suicide ou meurtre.

Les éléments révélés lors du procès portent sur deux aspects étroitement imbriqués. Tout d'abord, la crise de ce couple repose sur une rivalité littéraire : Sandra et Samuel sont tous les deux écrivains, mais la première connaît le succès et la reconnaissance, tandis que le second, non seulement reste dans l'ombre, mais plus encore semble avoir perdu l'inspiration et peine à écrire. Cette forme d'impasse professionnelle dans laquelle se trouve Samuel est également liée à un déséquilibre dans la sphère privée qui l'enferme dans un cercle vicieux : son échec en tant qu'écrivain le conduit à prendre en charge plus de tâches domestiques que Sandra, et ce faisant, le prive de temps pour écrire et renforce son échec.

Par ailleurs, ce qui mine le couple depuis des années, c'est l'accident dont son fils, Daniel, a été victime et qui l'a rendu partiellement aveugle. L'enfant était alors sous la responsabilité de son père, ce qui a fait naître chez ce dernier un immense sentiment de culpabilité. À ce sujet, les versions diffèrent : Sandra prétend avoir échoué à atténuer ce sentiment chez son mari, tandis que l'avocat général affirme, à l'inverse, qu'elle l'aurait sciemment entretenu. Toujours est-il que la part de responsabilité dans l'infirmité de Daniel n'est pas la même pour les deux parents, ce qui produit une autre asymétrie entre les personnages.

Comme nous l'avons vu, si l'état de ce couple est scruté à la loupe par les enquêteurs, puis par les différents acteurs du procès (magistrats, jurés, témoins, spectateurs), c'est parce qu'il semble constituer la clé de l'affaire. En effet, une relation conjugale conflictuelle et violente pourrait expliquer que Sandra ait tué son mari, donc valider l'hypothèse du meurtre. La thèse défendue tout au long du procès par l'avocat général est celle d'une escalade de la violence au sein du couple, qui aurait fini par conduire à l'homicide. À l'inverse, la thèse du suicide défendue par l'avocat de Sandra postule que l'état dépressif de Samuel, lié à la fois à ses errements professionnels et à sa responsabilité dans la cécité de son fils, a abouti à ce geste de défenestration.

Dans tous les cas, le personnage de l'enfant, Daniel, est déterminant : non seulement il est au cœur des conflits qui opposent ses parents, mais il peut aussi témoigner, non de la « chute » en elle-même (il était sorti au moment où elle s'est produite), mais du contexte familial et conjugal. L'importance du personnage est signalée d'emblée par le fait qu'il découvre le cadavre de son père, ainsi que par la singularité de ses



témoignages, qui reposent sur une appréhension des faits essentiellement tactile et auditive. Elle s'accroît encore au fil de l'histoire, puisque son sort personnel dépend directement de l'issue du procès (désormais orphelin de père, pourra-t-il continuer à vivre avec sa mère ?) et que l'issue du procès, petit à petit, en vient à dépendre de lui. Si le point de vue de Sandra domine le récit, il se trouve donc concurrencé à plusieurs reprises par celui de Daniel (le spectateur reste avec lui notamment lorsque Daniel demande à passer le week-end sans sa mère, avant de témoigner au procès).

### « Anatomie d'une chute »



L'enquête commence sur le lieu de la découverte du cadavre, à savoir le chalet où la police vient recueillir des indices, et se poursuit durant des mois, prenant appui sur toutes sortes de témoignages et d'expertises, ainsi que des tentatives de reconstitution des faits. C'est tout ce processus qui donne son titre au film, « Anatomie d'une chute », la notion d'« anatomie » renvoyant originellement à l'étude scientifique de la structure d'un organisme ayant recours à des méthodes d'investigation telles que la dissection. Si la « chute » est avant tout celle de Samuel (la question étant de savoir si elle résulte d'un acte volontaire de sa part ou d'un homicide), le travail de l'enquête consiste à l'examiner selon toutes ses facettes, sociale, psychanalytique, sexuelle, symbolique, et à en décortiquer non seulement la trajectoire et les conséquences physiques objectives (les lésions et les causes précises du décès), mais aussi le contexte, qu'il s'agit de faire apparaître avec le plus de précision possible.

Le film raconte l'histoire de cette mise à nu de l'existence des protagonistes, et particulièrement de Sandra, en même temps qu'il la met en œuvre d'un point de vue formel, l'histoire étant filmée avec une âpreté et une sobriété proches, à certains moments, du cinéma documentaire (des plans longs, souvent filmés en caméra à l'épaule, sans musique extradiégétique). On observe ainsi la façon dont la vie de Sandra

se retrouve exposée dans la salle du tribunal, où il est question notamment de sa sexualité (le fait qu'elle fasse chambre à part avec son mari, son attirance pour d'autres femmes, ses aventures extra-conjugales) et de liens possibles entre sa vie réelle et son œuvre de fiction. On procède même au tribunal à des analyses littéraires d'extraits de ses romans, analyses destinées à attester de son immoralité ou du plagiat supposé d'idées appartenant à Samuel. Ce décorticage de la vie et de l'œuvre de Sandra en public constitue la quintessence et le symbole du travail de la justice qui, inévitablement, déballe et met au jour ce qui, en principe, relève de l'intimité des individus. De plus, du fait de la notoriété de Sandra, on a affaire à un procès médiatique, et les journalistes viennent relayer et diffuser à plus grande échelle les informations rendues publiques dans l'enceinte du tribunal : les questions des journalistes à la sortie du tribunal ou les extraits d'émissions de télévision consacrées au sujet présentent, sur le ton de la satire, les excès de cette médiatisation.

Plusieurs procédés cinématographiques viennent renforcer cette idée qu'un procès, quelle que soit son issue, constitue une intrusion dans la vie privée et, de ce fait, laisse inmanquablement des traces. On peut tout d'abord mentionner la scène – très marquante – de l'enregistrement de la dispute entre Samuel et Sandra, la veille du décès, retrouvée sur une clé USB appartenant à Samuel. Il s'agit d'une pièce à conviction présentée lors du procès par le ministère public, considérée comme un élément à charge contre Sandra puisqu'elle rend compte de la violence qui existe au sein du couple, et pourrait donc valider la thèse de violences conjugales ayant progressivement conduit à l'homicide. Les personnages présents dans le prétoire écoutent cet enregistrement audio. Mais pour les spectateurs que nous sommes, la captation audio se mue, au bout de quelques secondes, en un enregistrement audiovisuel et nous donne ainsi à voir, en même temps qu'à entendre, cette violente dispute. Nous devenons les témoins d'une scène à laquelle personne n'a assisté en dehors des deux protagonistes, et qu'aucun des personnages, au sein de la fiction, ne voit telle que nous la voyons. Cela nous place alors dans une position de voyeurs qui met en évidence la dimension elle aussi voyeuriste de la justice. Bien sûr, celle-ci n'a pas d'autre choix que de chercher à rendre visible ce qui est caché si elle veut parvenir à faire émerger la vérité. Mais l'accès que le film nous donne à cette dispute intime nous permet de comprendre la violente intrusion qui se produit dans la vie privée de l'accusée. Plus encore, avant la fin de la scène, on bascule à nouveau dans la pure captation sonore, et l'on mesure alors à quel point les bruits que nous entendons (de verre cassé, de chocs) peuvent être sujets à une grande variété d'interprétations. Ainsi, l'entreprise de dissection des faits, de mise en lumière de toutes les circonstances, aussi violente qu'elle soit pour l'accusée ainsi que pour son fils, ne garantit pas pour autant l'émergence de la vérité.

Dans le même ordre d'idées, on peut mentionner la première scène dans laquelle Daniel témoigne au procès. Celui-ci, interrogé d'un côté par l'avocat général, et de l'autre par l'avocat de la défense, tourne la tête à chaque nouvelle question, et la caméra suit ces mouvements par des combinaisons de travellings et de panoramiques

qui donnent l'impression que le personnage est véritablement ballotté, tiraillé entre les deux thèses qui s'opposent au sujet de la « chute » : à ce moment du film, le personnage ne sait pas lui-même que penser, mais la machine judiciaire, sentant qu'il est peut-être le seul à détenir la clé de cette affaire, ne se soucie pas d'épargner cet enfant qui est la seule victime incontestable de la situation. À travers ses choix de réalisation, cette scène montre qu'en dépit des précautions louables de la présidente du tribunal et de sa grande bienveillance à l'égard de Daniel, l'enfant, dans cette affaire, est inévitablement malmené.

Enfin, la relative amertume exprimée par Sandra après le verdict, quand elle se retrouve un moment en tête à tête avec Vincent au restaurant, apparaît ainsi comme une conséquence de cette tempête émotionnelle provoquée par le procès. Alors que le verdict lui est favorable puisqu'elle est acquittée, elle déclare que « Quand on perd, on perd », mais suggère que la victoire judiciaire est beaucoup plus équivoque qu'elle ne l'aurait imaginé, comme si la tourmente avait laissé place à un champ de ruines.

### L'impossible vérité



La question de la recherche de la vérité occupe une place considérable dans le film, qui restitue à travers de longues séquences (qui sont parfois des plans-séquences) les citations des témoins (Daniel, le psychiatre de Samuel, l'étudiante venue interviewer Sandra) ou des experts : deux scènes successives opposent ainsi l'expert cité par l'avocat général pour accrédi-ter la thèse selon laquelle Samuel aurait été frappé par un objet contondant puis poussé depuis le balcon, et la spécialiste appelée par l'avocat de la défense, qui s'attache à déconstruire la thèse de son adversaire et à valider celle du suicide. Chacun des deux personnages s'efforce de produire des éléments objectifs, mais les railleries de l'avocat général sur le « possible » et le « probable » manifestent l'inutilité de ces exposés, qui se réduisent à une bataille d'experts et ne pourront pas éclairer le jury de manière décisive.

De même, les déclarations de Daniel se contredisent. Dans un premier temps, lorsqu'il est interrogé par le juge d'instruction, il affirme avec beaucoup de conviction qu'il se trouvait à l'extérieur de la maison au moment de la dernière discussion entre ses parents (s'agissait-il alors d'une discussion ou d'une dispute ?). Mais après la reconstitution de la scène *in situ*, les faits lui ayant donné tort (là où il était, il n'aurait pu entendre la voix de ses parents couverte par la musique), il revient sur son propre témoignage et déclare qu'il se trouvait finalement à l'intérieur de la maison.

Finalement, aucun élément objectif n'existe, aucune preuve formelle ni de la culpabilité de Sandra, ni de son innocence, et aucun témoignage ne semble pouvoir faire basculer le jugement des jurés (ni celui des spectateurs) d'un côté ou de l'autre. Tout repose sur des récits, subjectifs et partiels, qui sont utilisés différemment par les deux parties. Mais il est difficile, pour le spectateur, de trouver la vérité dans les discours tenus sur Sandra. Du côté de la défense, nous savons que l'objectif de Vincent est d'obtenir l'acquittement de Sandra, et que des liens anciens unissent ces personnages, au-delà de la relation strictement professionnelle. Du côté de l'accusation, nous comprenons que l'avocat général interprète tous les faits à charge contre Sandra, dont il juge le mode de vie (le privilège qu'elle aurait accordé à sa carrière professionnelle par rapport à sa vie familiale, ses infidélités, et même sa consommation d'alcool) plus que les faits précis liés à la mort de Samuel. La seule pièce à conviction qui pourrait avoir une valeur objective est l'enregistrement de la dernière dispute entre Samuel et Sandra, mais sa fiabilité se révèle finalement très faible. Tout d'abord, Sandra signale que cette captation, à un instant *t*, n'est pas révélatrice de la relation qu'elle avait avec son mari, qu'on ne peut pas réduire l'histoire d'un couple à ce moment de crise très violent. Ensuite, elle émet l'hypothèse que Samuel, qui a enregistré la dispute, ait pu la provoquer sciemment, pour obtenir un dialogue réaliste qui aurait pu constituer la matière d'un futur roman. Loin d'être une captation brute du réel, l'enregistrement relèverait alors d'une manipulation un peu perverse qui lui enlèverait toute crédibilité.

Dès lors, établir la vérité semble être un leurre. Seule la présidente du tribunal en fait un objectif, mais les autres personnages y renoncent, considérant que c'est un récit, une vérité (et non pas la vérité), qui pourra l'emporter sur les autres et conditionner le verdict final. Ainsi, Vincent dit à Sandra que la vérité a moins d'importance que la crédibilité de la version qu'ils construisent ensemble. Marge, qui occupe la fonction de superviseur judiciaire visant à préserver le témoignage de Daniel de toute influence extérieure, conseille à l'enfant de décider de sa propre vérité et d'en témoigner à la barre. Au terme d'une expérience aussi douloureuse qu'émouvante qui met en péril la vie de son chien Snoop, Daniel a la conviction que son père s'est suicidé et n'a pas été tué par sa mère. Son témoignage final relate une conversation qu'il a eue avec son père, alors qu'ils emmenaient ensemble le chien chez le vétérinaire. À nouveau, le spectateur du film a alors accès aux images de la scène, alors que l'auditoire, dans la salle du tribunal, n'entend que les paroles de Daniel. Cette scène ne constitue pas un vrai flash-back, puisque la voix de Daniel double les paroles de son père. Cela donne à



penser que cette version-là des faits, qui atteste des pensées suicidaires de Samuel, correspond à l'interprétation de l'enfant, à une relecture de son vécu. Pour authentique qu'elle paraisse, il n'est pas certain qu'elle corresponde à la vérité. Mais c'est bien cette vérité-là, bouleversante dans le récit qu'en fait Daniel, qui emporte la décision du jury et conduit à l'acquittement de Sandra. Daniel a donc sauvé sa mère, ce qui permet aux personnages de se retrouver, et de s'étreindre, quelques heures plus tard, dans le chalet familial. Le plan montre alors les personnages dans une posture où le fils apparaît comme celui qui console, protège et reconforte sa mère. Cette inversion des rôles témoigne peut-être de la seule vérité qui soit révélée au terme de cette histoire : après les déchirements du procès, l'amour de Daniel pour sa mère est restauré.

### **Prolongements pédagogiques**

#### **Éducation à l'image**

*Anatomie d'une chute* invite à s'interroger sur le statut problématique des images et leur capacité à servir de preuves, à attester – ou non – de la réalité d'un fait. Le film intègre plusieurs types d'images : celles qui filment la trame générale du récit, les images en basse définition qui sont censées avoir été tournées par le personnel judiciaire (l'interrogatoire de Daniel dans le bureau du juge d'instruction, la reconstitution de la discussion entre Samuel et Sandra qui précède la « chute », la reconstitution avec un mannequin que l'experte présente au tribunal), les images des médias, et les photographies que l'on voit notamment au générique de début.

Or, toutes posent problème quant à ce qu'elles racontent. Les images judiciaires, en effet, brutes et sans montage, prétendent capter le réel, mais les informations qu'elles livrent peuvent être contredites *a posteriori* (c'est le cas pour le premier témoignage de Daniel, qu'il modifie lui-même par la suite). Les photographies de jeunesse de Sandra et Samuel, avec ou sans enfant, correspondent, quant à elles, à des instantanés joyeux de la vie du couple qui semblent appartenir à un passé révolu dans le présent de l'histoire (c'est d'ailleurs l'une de ces photographies qui figure sur l'affiche du film et en donne une idée trompeuse en faisant de cette vision idéalisée du couple son emblème). Les images stéréotypées des médias traduisent, elles, la quête de sensationnalisme générée par le procès d'une personnalité célèbre. Enfin, les images des deux séquences de « flash-backs » posent des problèmes d'interprétation : celles de la dispute entre Sandra et Samuel, parce qu'elles témoignent d'un moment de crise dont on ignore s'il est isolé (et parce que la dispute a pu être provoquée délibérément par Samuel) ; celles du trajet en voiture de Daniel avec son père, parce qu'elles sont explicitement reliées à un souvenir de l'enfant potentiellement altéré par ses émotions. A ce personnage de Daniel se rattachent également des plans qui constituent des images mentales du personnage : à l'écoute de la bataille d'experts (l'un défend la thèse du meurtre, l'autre celle du suicide), Daniel se représente

mentalement l'une et l'autre hypothèses. Cette représentation visuelle de deux versions nécessairement incompatibles des faits confirme la dimension problématique des images.

### Références

*L'Invraisemblable Vérité (Beyond a Reasonable Doubt)* de Fritz Lang (1956) : militant pour l'abolition de la peine de mort aux Etats-Unis, un directeur de journal convainc un journaliste de s'accuser d'un crime, d'aller jusqu'au procès et de révéler ensuite la supercherie, afin de prouver que la justice est capable de condamner à mort un innocent. Le retournement de situation final prouvera en fait la difficulté, pour la justice, d'établir la vérité.

*Autopsie d'un meurtre (Anatomy of a murder)* d'Otto Preminger (1959) : outre la source d'inspiration qu'il constitue pour le titre du film de Justine Triet, ce film de procès met en évidence le travail d'enquête minutieux sur le crime commis par un jeune homme pour venger le viol de sa femme. Les célèbres joutes verbales entre avocats rappellent celles auxquelles se livrent ici l'avocat général et l'avocat de la défense.

*Soupçons* de Jean-Xavier de Lestrade (2004) : cette mini-série documentaire relate l'histoire vraie de Michael Peterson, auteur de romans policiers américain accusé d'avoir tué sa femme retrouvée morte en bas de l'escalier du domicile du couple. L'enquête met au jour des éléments très intimes de leur vie privée.

